
Histoire et mémoire d'une communauté : les italo-grenoblois

Anne-Marie BIANCHI *

Dans le mouvement migratoire italien, la région grenobloise, de par sa proximité et de par ses besoins, a attiré nombre d'entre eux jusqu'à faire de Corato par exemple la "nourrice de Grenoble". Cette sorte d'hommage rendu aux Italiens ne doit pas faire oublier cependant les moments violents traversés par cette immigration, pour des raisons socio-économiques ou politiques, ni le prix payé par les Italiens lors de la résistance. Cet héritage ancre la communauté italo-grenobloise. Un "plus" pour les Italiens et pour les Grenoblois...

De manière apparemment paradoxale, depuis l'unité de l'Italie en 1861, des millions d'Italiens ont quitté leur pays se dirigeant d'abord vers les Etats-Unis et l'Argentine, puis également vers des pays européens. La France a été l'un d'eux. Elle a toujours attiré les Italiens, et parmi les régions privilégiées à cet égard, on rencontre l'Isère, et plus particulièrement la ville de Grenoble. Des raisons de proximité y ont été favorables aux déplacements frontaliers puis à l'installation des immigrants. En effet, plusieurs transalpins sont déjà installés à Grenoble en 1889. Il s'agit surtout d'Italiens du Nord, ceux du Sud étant alors attirés par le continent américain.

Anne-Marie Faidutti-Rudolph (1) dénombre «780 familles italiennes à Grenoble réunissant quelques 1500 personnes». Elles viennent essentiellement du Piémont, de la Lombardie, de la Vénétie, et quelques-unes de la Vallée d'Aoste. Une seule de la Sicile (Catane). Il y a en outre quelques Toscans et Bolognais, un originaire de Pescara, un de Tarente, ainsi qu'une douzaine de Napolitains. Ces personnes sont employées en majorité dans le bâtiment, certains déjà à leur propre compte, d'autres dans l'industrie «du bois, du vêtement, de l'artisanat, et le commerce». Quelques-uns sont domestiques, d'autres, en particulier des Napolitains, sont «peaussiers et gantiers» (2). Ces derniers, rejoints par d'autres plus tard, ouvrent la voie pour ainsi dire, au commerce de peaux de chevreaux qui amènera le flux spécifique des Coratiens.

Les courants majoritaires

Si les Italiens installés à Grenoble à la fin du XIX^e siècle viennent essentiellement du Nord de l'Italie, les

* *Maitre de Conférences*
Université Stendhal Grenoble III

premiers courants en provenance du sud arriveront lors de la première guerre mondiale et dans les années 20-30, périodes correspondant à l'un des mouvements migratoires vers la France les plus importants ainsi qu'au développement qu'a connu Grenoble dans la première moitié du XXe siècle.

Les Siciliens le plus souvent en provenance d'Agrigento et de Caltanissetta, semblent avoir répondu d'abord à l'appel des usines grenobloises telles que Bouchayer-Viallet qui travaillaient pour l'armée lors de la première guerre mondiale. Ils seront rejoints dans les années 20-30 par bien d'autres personnes en provenance d'Enna, Caltanissetta, et particulièrement de Sommatino, alors bourg rural et minier, attirés aussi par les mines de La Mure.

A la suite des Napolitains, le commerce des peaux de chevreaux semble être à l'origine de l'arrivée des Coratiens (3) en 1925 et 1934. Eux aussi reçurent un excellent accueil. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le relever (4), la presse rend alors hommage à ces immigrés Coratiens, Piémontais, ou encore Napolitains et Siciliens.

«... Au firmament de la Babel grenobloise, ce qui brille du plus vif éclat, c'est la province des Pouilles de la ville de Corato ! Je n'ai jamais visité Corato et je le regrette, car aucune autre localité au monde n'a fourni tant d'habitants à l'agglomération grenobloise. Lyon nous a envoyé 1400 citoyens, et Paris 1100, mais Corato nous en a généreusement octroyés 2500(...), elle est la nourrice de Grenoble...». (5) «...On les attendait ces braves Piémontais. Ce sont de vieux amis (...). Déjà Turin nous a envoyé une centaine de personnes, de Novara et Biella jusqu'à Coni, villes, bourgades et villages de la plaine ont expédié à Grenoble des manoeuvres et des domestiques et ceux-ci sont particulièrement estimés (...). La Campanie, elle aussi, est parmi nous, et ce n'est pas sans surprise qu'on constate que plusieurs centaines d'hommes ont quitté l'atmosphère enchanteresse de la baie de Naples pour les rudes labeurs d'une ville alpestre. C'est la ganterie qui en est responsable : une cinquantaine de nos Napolitains sont venus exercer rue St Laurent, l'industrie délicate qu'ils avaient apprise en vue du Vésuve (...). On trouve dès le XVIIe siècle des gens de Sommatino en Egypte. Depuis, ils sont venus à Grenoble. Sommatino est, en effet, la seconde étoile de l'immigration transalpine dans notre agglomération, avec plus de 800 originaires sortis de ce gros bourg,

entièrement rural de 10.000 habitants (...). Il n'est pas le seul à donner ; à ses abords les denses villes agricoles de Caltanissetta (sic), d'Enna, ainsi que d'autres seigneurs de moindre importance, nous ont envoyé d'appréciables renforts (6).

L'implantation italienne dans la ville

Cette population se répartit dans des quartiers et des logements souvent vétustes, parfois à 5 ou 6 dans une seule pièce sans eau courante ni toilette à l'intérieur, quartiers où elle restera jusqu'aux années 55-60. Elle a marqué de son empreinte ces espaces qui resteront liés d'une certaine manière aux Italo-grenoblois (7), les montées de Chalemont, de Cularo et de l'Orme...» (8) sur la rive droite de l'Isère, fonctionnant comme refuge de «l'entre-soi», ont accueilli une grande partie de Pouillais et surtout de Coratiens, alors que les Siciliens, employés souvent dans la métallurgie, avaient investi le faubourg de Fontaine et que les Napolitains se regroupaient plutôt autour de la Cathédrale, rue du Vieux Temple, rue Très Cloîtres, rue Chenoise, rue Brocherie avec des Siciliens. Le quartier Berriat-St Bruno accueillait quelques Siciliens et les Italiens du Nord.

Anne-Marie Faidutti Rudolph, se reportant aux statistiques établies par M. Michoud, remarque à propos de cette répartition : «Ces quelques distinctions ne doivent pas laisser croire à une ségrégation des quartiers italianisés (...) on trouve encore environ 6% d'Italiens dans le centre de la ville et plus particulièrement dans sa partie orientale à la fois affairée et populaire, ainsi que dans les plus ouvriers des quartiers périphériques, de construction récente, comme les quartiers de l'Abbaye, de Beauvert et la partie occidentale du quartier des grands Boulevards. Seule la partie la plus bourgeoise de la ville, à l'Est du Cours de la Libération, ne comprend que peu d'Italiens» (9). Il y a là au moins une contradiction puisque les immigrés italiens sont manifestement installés, d'après les propres remarques de l'auteur, de préférence dans les quartiers les moins favorisés.

Ces regroupements correspondent non seulement à la condition de l'émigré mais aussi à une population davantage liée à sa propre localité de départ, sans doute parce que «peu mobilisée autour de l'idée nationale pendant longtemps» comme le remarque Marie-Claude Blanc-Choléard (10) à propos de la population ita-

lienne installée dans l'Est parisien. Pour les Italo-grenoblois, les seuls lieux de rencontre commune étaient le lieu de travail et la «Casa d'Italia» (11), Cours Jean Jaurès, susceptible d'une mobilisation autour d'une idée nationale non-advenue dans le pays de départ, même si cette institution ne répondait pas à toutes leurs attentes. Aux yeux d'une population destabilisée par les difficultés et les différences qu'elle devait affronter au quotidien, le regroupement par «l'origine locale» représentait certainement une forme d'abri.

1940 : La guerre

Malgré les hommages officiels adressés surtout à leur apport économique, les Italo-grenoblois vont devoir affronter des situations et des problèmes que les lois de limitation d'embauche pour les étrangers en 1932, le chômage, et surtout les relations politiques du pays d'accueil et du pays de départ à la fin des années 30 vont rendre de plus en plus délicats. Les quelques retours (12) provoqués par l'action du gouvernement italien (13) ainsi que de nombreuses naturalisations en 1939 ne suffiront pas à détendre un climat qui sera même à partir du 10 juin 1940, un climat de guerre.

Occupés par le travail souvent jusqu'à 60 heures par semaine, certains alliant par exemple l'emploi de concierge et l'emploi de terrassier, soucieux de sauvegarder pour eux et leurs enfants les modestes acquis durement gagnés, les Italiens de la région essaient de se faire oublier. A l'exception de quelques-uns (13^{bis}), la plupart d'entre eux sont restés loin de la politique, les nécessités liées à la subsistance l'ayant emporté. Néanmoins, il reste difficile pour les autochtones de faire la différence entre Mussolini et les Italiens, Mussolini et les Italo-grenoblois (14). Ainsi, les heurts au quotidien entre Français et Italiens résidents se multiplient, des insultes sont échangées (15). Enfin, la guerre est aussi une occasion, dans les milieux populaires français les plus défavorisés, d'exprimer une hostilité larvée, souvent d'origine économique et sociale, liée à la nature spécifique de la main d'oeuvre étrangère. D'où les expressions bien connues comme : «espèce de sales macaronis, rentrez chez vous» (15^{bis}). Ce sont des moments difficiles : le «coup de poignard dans le dos» a fait du mal, on ne peut le cacher, et l'occupation de Grenoble par les Italiens du 12 novembre 1942 au 9 septembre 1943 n'a pas calmé les esprits. Il y a eu alors des attentats contre des cafés et des



magasins tenus par les Italiens suspects d'être des sympathisants fascistes, à tort ou à raison.

En dépit de ces événements, il faut remarquer que dans l'ensemble, l'occupation italienne bénéficiant sans doute de la comparaison avec l'occupation allemande dans d'autres régions, a été, somme toute considérée comme modérée (16). Des anecdotes évoquées par des Grenoblois lors de nos enquêtes semblent même atténuer l'hostilité ambiante et prouver que les événements politiques n'arrivent pas toujours à éteindre des sentiments d'humanité. Ainsi, tel enfant qu'un soldat italien prend dans ses bras pour un parcours en montagne afin d'alléger le grand-père, tel autre enfant qui se prend d'amitié pour un soldat lors de ses promenades à la Bastille et qui s'en souvient attendrie 60 ans après ! Nous serions tentés de dire : les sentiments spontanés font rengainer les épées ! Néanmoins, il faudra attendre la nuit du 8 au 9 septembre 1943, c'est-à-dire l'annonce par les Alliés et Badoglio à la radio de l'armistice signée par l'Italie avec les Anglo-américains, le 3 septembre à Cassibile pour que les Grenoblois et les Italo-grenoblois se réunissent devant un ennemi commun. Ils le firent par des actes extraordinaires de solidarité envers des soldats occupants, devenus subitement les ennemis des Allemands, leurs anciens alliés. Au-delà du quotidien, le déroulement général du conflit semble bien dicter les comportements et les Italiens résidents sont, il faut le dire, soulagés par cet arrêt de l'hostilité. Pendant un long moment, ils vont bénéficier d'un sentiment fraternel et les mots de «soeurs latines», «amitié franco-italienne», vont remplacer les expressions hostiles résonnant encore dans les esprits. Des actions concrètes comme la Mostra Partigiana du 3 octobre 1945 à la Casa d'Italia feront état des souffrances communes endurées par les Italiens et les Français. On cite l'action des Partisans italiens et des Résistants dans le Vercors où il y eut des étrangers dont quelques Italo-grenoblois. Les journaux italiens (L'Unita, L'Italia libera, L'Opinione, L'Avanti, Giustizia e Libertà, ...), les journaux locaux comme Les Allobroges, le Dauphiné Libéré, le Réveil, le Travailleur Alpin, selon leur orientation respective, se font largement l'écho de cette manifestation et insistent sur l'amitié retrouvée et «scellée dans le sang des martyrs» entre Italiens et Français (17).

Ainsi donc, les Transalpins résidents aidés par leur faculté d'adaptation auront traversé, somme toute de façon positive, la violence politique créée par les faits de guerre. Cet héritage contribuera au climat favorable à l'Italie et aux Italiens qui afflueront à nouveau à

Grenoble dans l'immédiat après-guerre. Même s'il y a eu un changement réel dans l'opinion grenobloise après 1943, l'animosité liée aux anciens faits politiques semble pour l'heure oubliée.

Les heurts du vécu où les échos de la guerre ne sont jamais complètement oubliés réapparaîtront néanmoins et, dans les années 50, les Italiens se retrouveront confrontés, malgré tout, à une certaine hostilité qui diminuera au fur et à mesure que les Transalpins, récents arrivés, aidés par les anciens, trouveront leur place dans la ville. Cette animosité disparaîtra dans les années 65-70, période où l'immigration économique italienne se termine, suivie d'une migration technique le plus souvent temporaire. Les faits précédents ont été l'occasion de comprendre à quel point l'économie des deux pays est inter-dépendante et l'on voit arriver aujourd'hui des techniciens, des étudiants, des professeurs, des ingénieurs, des médecins, mais également des entreprises dont des Banques qui sont parmi les premières à s'installer dans la région. L'action des émigrés a certainement largement contribué aux premiers transferts liés à l'ouverture européenne.

L'insertion

La communauté résidente a toujours témoigné de sa volonté d'insertion et de sa participation au développement de la région qui l'a accueillie. Celle-ci lui a incontestablement offert la possibilité d'une promotion sociale. En effet, cette communauté est aujourd'hui représentée à tous les niveaux de la société. Le secteur tertiaire ainsi que les professions libérales sont tout à fait accessibles aux enfants d'Italiens et la dernière génération, étudiante ou salariée, s'accommode plutôt bien de sa double origine. Ce n'est plus, pour elle, une différence mais un «plus». Elle a les mêmes aspirations que les jeunes autochtones et d'autres origines et partage avec eux difficultés et espoirs (18). Elle bénéficie certainement du changement d'image de l'Italie perçue ces dernières années non plus comme la parente pauvre, pourvoyeuse de main d'œuvre bon marché, mais bien comme un pays de culture où la «débrouillardise» est considérée comme un esprit d'aventure et la technicité est élevée au rang de vertu. La connotation négative, souvent ironique, attachée à sa politique, semble avoir disparu elle aussi. Le pays est ainsi promu au premier rang des quinze et cela contribue à donner bonne conscience aux Italo-grenoblois. La mise en place de la toute nouvelle Université franco-italienne, et bientôt d'une Maison internatio-

nale et de l'Italie ne fait que renforcer le nouveau cachet d'italianité attaché à la ville..

Les Grenoblois d'origine italienne vivent désormais dans les différents secteurs de l'agglomération. Si quelques lieux comme Echirolles, Fontaine, Seyssinet-Pariset, et Saint Martin d'Hères sont souvent choisis, les Italo-grenoblois sont également présents à La Tronche, à Corenc, à Meylan, et dans le centre ville. Les différentes générations, sans compter les naturalisés et les personnes nées en France, regroupent, selon les statistiques communiquées par le Consulat Général d'Italie à Lyon, 21.413 Italiens en Isère, dont 3641 dans la ville de Grenoble (19). Elles représentent toujours les régions des Pouilles, de la Sicile, du Piémont, de la Vénétie, de la Lombardie, de la Campanie, de la Sardaigne, de la Basilicate, et de la Toscane. Ils constituent, avec la Galerie Appia, une radio et des entreprises anciennes et nouvelles, un support important pour l'italianité dans la ville et la région.

Ainsi «intégrés», les Transalpins sont aujourd'hui à leur aise dans une ville qui ne cesse de leur faire de la place. Ils se trouvent de ce fait bien placés dans «le croisement des mémoires» et leur rôle peut se révéler sur le plan local indispensable à «un avenir reconnaissant chacun et tous». Cependant, cette situation est liée, croyons-nous, à la valorisation par cette population de ses origines. Elle les revendique à juste titre. A cela répondent des jumelages avec les villes d'origine (20) organisés par les municipalités et les associations elles-mêmes. Cette reconnaissance officielle consent à la majorité de la Communauté concernée de vivre désormais en paix avec ses origines. La nostalgie poignante de la première génération devient sérénité et permet à tous d'assumer l'identité mutante qui est le propre de l'émigré. La sérénité fait accepter, d'une certaine manière, lors des retours épisodiques en Italie, les difficultés que rencontre parfois l'exilé de jadis. Il a du mal à reconnaître sa propre terre et n'est pas toujours reconnu, comme il le souhaiterait, par ceux qui l'habitent, se sentant ainsi étranger dans son propre pays.

Pourtant, les 53 associations italiennes présentes à Grenoble s'efforcent de maintenir ces liens. Le gouvernement italien, de son côté — pour «renouer», un peu tard il faut le dire, avec ses ressortissants, et pallier l'émiettement que peut créer la multiplicité de ces organismes —, a demandé aux pays où se trouvent ces ressortissants de pouvoir organiser l'élection d'un

Comité de l'Emigration italienne (Co.Im.It.), devenu Comité des Italiens à l'Etranger (COMITES), dont le rôle consiste à suggérer et coordonner des activités intéressant la Communauté (21). Des congrès et des conférences répondent à la volonté de «dialoguer» du gouvernement italien et des régions. Tout récemment la première conférence des Italiens dans le Monde, qui s'est tenue à Rome du 11 au 15 décembre 2000 fait suite aux précédentes conférences mondiales des Emigrés. Le mot «émigré» a disparu mais ce rassemblement n'était-il pas le résultat d'une longue histoire, celle d'une migration qui n'est parvenue à émerger comme un «plus» qu'après avoir surmonté de nombreux et souvent douloureux obstacles ? N'est-ce pas dans cette mémoire spécifique de ses ressortissants que l'Italie pourrait puiser pour résoudre les problèmes que lui posent désormais l'entrée des étrangers dans son propre territoire ?

Les problèmes sont épineux. Mais un pays qui a «exporté» vingt millions de ses ressortissants depuis 1850 est sans doute capable d'absorber le million d'étrangers qui l'abordent aujourd'hui. Il y sera aidé par le développement d'une législation internationale adaptée. A cet égard, la réussite des Italo-grenoblois peut servir d'exemple. Ils se retrouvent en effet dans l'esprit qui a présidé à l'ouverture des frontières en 1993 et aux accords européens concernant la libre circulation des personnes. Il reste à souhaiter qu'une semblable expérience historique soit reproduite par toutes les communautés d'origine étrangère placées initialement dans les mêmes conditions. ■

(1) cf. Faidutti-Rudolph Anne-Marie, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France* (Thèse es lettres : géographie), Gap, 1964, p.272. Un «état nominatif des étrangers en conformité aux décrets d'octobre 1888» a permis à l'auteur une description précise et documentée de cette population italienne présente à Grenoble à la fin du XIXe siècle.

(2) Bianchi Anne-Marie, «La brève rupture italo-grenobloise 1940-1943». *De la félicité à la fracture*, Hommage à Philippe Renard, Grenoble, Université Stendhal, Ellug, 1993, p.128 n.17 : «Les Napolitains étaient attirés par l'industrie du gant qui existait également à Naples où les hommes du peuple se spécialisaient dans la tannerie manuelle et les femmes dans la confection, métiers qu'ils exerçaient à domicile (cf. Histoire de Grenoble publiée sous la direction de Vital Chomel, Toulouse, Privat, p.259)

(3) Quelques-uns étaient présents déjà en 1914. Cf. Anne-Marie Faaidutti Rudolph, op.cit. p.272.

(4) *Les Italiens de Grenoble*, textes d'Anne-Marie Bianchi, photographies de Vincent Costarella, PUG, préf. Suzanne Agnelli, Joseph Argento, Grenoble, studio Dardelet, 1993.

(5) Blanchard Raoul, Grenoble Babel III, *Le Petit Dauphinois*, 9 Juin 1935.

(6) Blanchard Raoul, Grenoble Babel IV, *Le Petit Dauphinois*, 14 Juin 1935.

(7) Les Italo-grenoblois aujourd'hui sont, comme nous le verrons plus loin, répandus partout dans la ville et l'agglomération.

(8) cf. Raoul Blanchard, *Le Petit Dauphinois*, 9 Juin 1935, op.cit.

(9) Faidutti Rudolph Anne-Marie, op.cit. p.274-275

(10) Blanc-Chaléard Marie-Claude, «les Italiens dans l'Est parisien : les dessous d'une assimilation exemplaire», *La Trace* n°13, Décembre 2000, p.23.

(11) La Casa d'Italia a Grenoble a été inaugurée le 28 octobre 1932. Elle a accueilli le 4 novembre 1932 le Vice-consulat d'Italie, devenu ensuite Consulat d'Italie, supprimé le 30 novembre 99. Seule une antenne du Consulat général de Lyon est présente dans ces lieux. La suppression a été faite contre la volonté des résidents. Pour plusieurs d'entre eux, elle était le lieu du souvenir et encore un lieu de rencontre.

(12) d'après nos enquêtes effectuées en 1982, certains sont rentrés par pur patriotisme.

(13) Emprin Gil, «Les Italiens de Savoie et de l'Isère face à la guerre», in *Mezzosecolo n°9, Gli Italiani in Francia 1938-1946*, a cura di Gianni Perona, Milano : Franco Angeli (1994), et témoignages ci-après.

(13 bis) Par exemple le témoignage recueilli le 2 novembre 1992 de M. Guerino Perli, originaire de Valstagna, venu en France en 1923 à l'âge de huit ans, membre du parti communiste, lieutenant dans la résistance en Chartreuse : "A la veille de la guerre, plusieurs Italiens sont rentrés en Italie parce qu'ils avaient peur de ce qui allait se passer. Certains sont rentrés parce qu'ils étaient sympathisants fascistes. Nous, membres du Parti Communiste, mettons en garde ceux qui rentraient, car en Italie "ce serait pareil, peut-être même pire". Et même, nous avons envoyé des Français de souche italienne en Italie pour faire de la propagande antifasciste. Plusieurs hommes rentrés ont été enrôlés malgré eux dans l'armée fasciste. Certains ont d'ailleurs déserté et fait le maquis en Italie". (in Bianchi Anne-Marie, "La brève rupture italo-grenobloise", cit. infra. note15).

(14) C'est pourtant bien ce que leur recommandait le 11 juin 1940, le Maire de Grenoble (*Le Petit Dauphinois*, 11 Juin 1940, p.2) : «Mussolini a déclaré la guerre ; il ne faut pas confondre le peuple italien, les Italiens qui vivent en France depuis de longues années et qui ont pu apprécier l'hospitalité du Pays où ils ont trouvé asile, avec la meute fasciste déchainée par les excitations du dictateur. Les Français sont épris de justice, d'équité, ils sauront discerner entre l'excitation d'illuminés et les sentiments profonds d'un peuple attaché à la tradition latine qui est la sienne. Dans les usines, dans la rue, évitons tout incident. Soyons calmes, résolus, conservons tout notre sang-froid». Le Maire de Grenoble était Paul Cocat, élu en 1935 et reconduit par le gouvernement de Vichy en 1941.

(15) Bianchi Anne-Marie, «La brève rupture italo-grenobloise (1940-1943)», in *De la féture à la fracture*, hommage à Philippe Renard, Grenoble, Université Stendhal, Ellug, 1993, p.130 et ss., et Chanal Michel, «L'occupation italienne dans l'Isère», *Guerra e Resistenza nelle regioni Alpina occidentali, 1940-1945*, cure di Ettore Passerin d'Entreves, Milano ; Franco Angeli, 1980, p.144-146.

(15 bis) Insultes attestées dans plusieurs rapports de police : 13.10.40, 17.1.43 (ADI, 13R900) (Archives départementales de l'Isère), etc. cf. Bianchi Anne-Marie, "La brève rupture italo-grneobloise", op.cit. p.130

(16) cf. Chanal Michel, «l'occupation italienne en Isère», op.cit.

(17) cf. Bianchi Anne-Marie, «L'opinion grenobloise sur l'Italie et les Italiens de 1938 à 1946», *Gli Italiani in Francia 1938-1946*, op.cit., p.318 et ss.

(18) Bianchi Anne-Marie, "L'Italie à Grenoble", *Magazine d'Informations internationales n°6*, oct-déc.1991.

(19) Consulat général d'Italie à Lyon : statistiques du 14 mars 2001 comprenant les Italiens de nationalité italienne et de double nationalité, inscrits à l'état civil, AIRE (Anagrafe Italiani Residenti all'Estero).

(20) Le plus ancien, Grenoble-Catane, remonte à 1961, suiviparEchirolles-Grugliasco(1966),Fontaine-Alpignano (1971),Grenoble-Corato(1982),StMartind'Hères-Cesena (1984), Fontaine-Sommatino (1991). ...

(21) *Les Italiens de Grenoble*, op.cit., p.13

L'église de la Mission Catholique Italienne

Paradoxalement, c'est au début des années 1970, lorsque l'émigration italienne s'épuise, qu'une église a été édifée pour la Mission Catholique italienne dans le quartier St Bruno. C'est une église de «plein exercice» où tous les sacrements peuvent être célébrés à la demande de tout membre de la communauté italienne du département. Le service religieux y est assuré par des aumôniers, sous la présidence d'un «scalabrinie», c'est-à-dire un prêtre de la congrégation des Missionnaires de St Charles Borronée pour les émigrés, fondée en 1887 par Monseigneur Scalabrino, évêque de Plaisance. Auparavant, et durant les décennies d'immigration massive de Bergamasques, de Coratins et de Siciliens de Sommatino, ceux-ci ne trouvaient pas d'église où ils puissent écouter un sermon dans leur langue. Des aumôniers, installés successivement dans divers lieux du centre ville étaient là cependant pour assister leurs compatriotes. Aujourd'hui, la Mission Catholique n'est pas seulement un lieu de culte. Une dizaine d'associations, une école de remédiation sociale pour les jeunes immigrées et le service social A.C.L.I. (Association Chrétienne des Travailleurs Italiens) siègent dans le bâtiment annexe. Et, au-delà des Italiens, la Mission s'ouvre à tous les immigrés catholiques en tant que siège de la Pastorale des migrants de Grenoble.

Le Père Rino Gnesotto

Mais en dehors de ces structures spécifiques, les églises de Grenoble accueillent tout au long du XXème, comme on l'a vu pour les Italiens, de nombreux migrants catholiques pratiquants : entre autres des Ibériques, puis après la dernière guerre des réfugiés de l'ancienne Indochine et des Africains des pays du golfe de Guinée, du Cameroun à la Casamance sénégalaise. Sans disposer de données quantitatives, on peut estimer qu'il s'agit dans l'ensemble, au moins à leur arrivée, de fidèles plus régulièrement pratiquants que les Dauphinois de souche, et soucieux de l'éducation religieuse de leurs enfants. On vit ainsi il y a une vingtaine d'années un ouvrier diola arrivant de Casamance à la Villeneuve de Grenoble, mettre son fils à l'Externat Notre Dame, seul noir à cette date parmi les enfants de la «meilleure» bourgeoisie autochtone !

Yves GENET

(1) Les Hongrois de la Viscose disposaient eux aussi avant guerre d'aumôniers recrutés par leur gouvernement, pour que ceux-ci assurent la continuité identitaire et le contrôle politique de ces émigrés (voir l'article sur la Viscose).